

# LE SAHEL MAURITANIEN

Le Sahel mauritanien. Bonte P. 1990. In : Élevage et potentialités pastorales sahéliennes. Synthèses cartographiques. Mauritanie = Animal husbandry and Sahelian pastoral potentialities. Cartographic synthesis. Mauritania. CIRAD-IEMVT. Wageningen : CTA-CIRAD-IEMVT, 13-20. ISBN 2-85985-146-1

## LA SITUATION PASTORALE ET AGROPASTORALE

Le Sahel mauritanien correspond à la partie méridionale de la Mauritanie à l'exception de la vallée du fleuve Sénégal, où des crues annuelles créent des conditions écologiques particulières, et de l'extrême Sud situé, avant la sécheresse des années soixante-dix, au-delà de l'isohyète 500 mm. Au nord, la courbe des 150 mm de pluie marque la limite climatique du Sahara qui recouvre la majorité du territoire. La vocation pastorale du pays est nettement affirmée et accentuée par une histoire qui l'a vu occupé, hors cette frange méridionale, par des populations d'éleveurs arabophones : les Maures ou *beydān* (les « blancs ») comme ils s'intitulent plus volontiers eux-mêmes. Cette relative unité de peuplement, par rapport à d'autres pays sahéliens, entérinée par les frontières nées de la colonisation, rend moins pertinente la distinction entre zone sahélienne et zone saharienne où sont installées des populations liées par de multiples relations commerciales, politiques et religieuses. A la veille de la colonisation cette unité était plus marquée encore, la rive droite du Sénégal ayant été, sous la pression des Maures, pratiquement abandonnée par les populations (toucouleurs, wolofs et sarakole) qui y étaient encore implantées au XVIII<sup>e</sup> siècle. A l'heure actuelle, ces minorités négro-africaines représentent une part non négligeable de la population mauritanienne.

## Carte 1 : répartition historique et actuelle des groupes

### Les populations maures

Depuis la fin du premier millénaire, la Mauritanie est occupée par des tribus berbérophones en provenance du Maghreb. Au XI<sup>e</sup> siècle, ces tribus islamisées ont été unifiées par le mouvement religieux des Almoravides qui, en les libérant de l'emprise du Ghana, a créé un éphémère empire s'étendant des rives du Sénégal à l'Espagne. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, l'arrivée de tribus arabophones, les Beni Hassān d'origine hilalienne, qui s'imposent progressivement aux premiers occupants, entraîne l'arabisation linguistique et culturelle du pays et amène la constitution de la société maure telle qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Seule subsiste une minorité berbérophone dans le Sud-Ouest du pays, la Gebla.

L'unité sociale la plus importante est la tribu (*Gabīla*), de taille variable, regroupant les descendants, réels ou supposés, d'un ancêtre commun liés par une généalogie qui définit aussi les points de segmentation interne, fractions et lignages. En fait la tribu peut incorporer, par alliance matrimoniale ou politique, protection et clientélisme, des éléments généalogiquement hétérogènes.

Ces tribus sont réparties en ordres hiérarchisés statutairement. Les hassān, d'origine arabe, ont le monopole des armes et détiennent l'essentiel du pouvoir politique. Les *zawāya*, marabouts de la tradition coloniale, d'origines diverses, s'identifient par leurs fonctions religieuses et contrôlent l'économie, particulièrement le commerce. Les *eznāga*, d'origine berbère, sont des éleveurs ou des agriculteurs dépendant politiquement des hassān auxquels ils versaient des redevances régulières. Au-delà des distinctions généalogiques, voire ethniques, ces hiérarchies statutaires laissent place à une certaine mobilité sociale. La société maure comprenait aussi des esclaves, rattachés aux familles, et surtout des « affranchis », *harātīn*, inclus, avec une vocation agricole marquée, dans les tribus de leurs anciens maîtres dont ils constituaient souvent, dans le Sud en particulier, la partie la plus importante démographiquement.

C'est dans le cadre des émirats, créés au XVII<sup>e</sup> (Trarza, Brakna) et au XVIII<sup>e</sup> siècles (Adrar, Tagant), que cette organisation hiérarchique est la plus rigide. La constitution du premier émirat, celui du Trarza, est conçue comme le résultat d'une guerre : Sharr Bubba ou « guerre des marabouts » qui oppose à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle des tribus hassān aux tribus berbères (restées en partie berbérophones jusqu'à nos jours) organisées dans un mouvement religieux qui déborde largement dans la vallée du Sénégal et sur la rive gauche du fleuve. Coiffant l'organisation tribale et la hiérarchie des ordres, ces émirats représentent une sorte d'état tribal, souvent à la merci des luttes factionnelles qui se manifestent surtout au moment des successions au titre émiral, mais d'une relative stabilité contribuant à la forte identité régionale. Engagée en 1903 par Coppolani, la conquête coloniale de ces émirats a été l'occasion de difficiles opérations militaires qui s'achèveront avec la conquête de l'Adrar en 1910.

Le nord de la Mauritanie, par contre, est le domaine d'importantes tribus chamelières (*Regeibāt*, *Awlād Dlem*) dont les terrains de parcours s'étendaient aussi au Sahara-Occidental, voire au Maroc et en Algérie. Ces tribus ne sont que faiblement stratifiées et leur dynamisme démographique et économique s'est traduit par une pression militaire constante sur les populations méridionales à laquelle la colonisation n'a pas mis fin : la pacification militaire du nord de la Mauritanie ne sera achevée qu'en 1934. Encore ces tribus récupéreront-elles très vite une certaine autonomie dont la dernière manifestation est la guerre d'indépendance menée par le POLISARIO depuis 1976.



La société maure du Hodh, partie orientale de la Mauritanie, présente aussi une certaine originalité. Ici se sont succédé les hégémonies de grandes confédérations tribales organisées autour de chefferies puissantes sans que s'établisse une hiérarchie statutaire aussi marquée que dans le cadre des émirats. Longtemps dominés par la grande tribu hassân des Awlād Mbārek, les Hodh ont vu au XIX<sup>e</sup> siècle émerger le pouvoir des Mechdūf installés dans la région de Timbedra. Des guerres incessantes opposèrent ces confédérations, souvent formées d'éléments hétérogènes, et d'autres groupements : les Ahel Sīdī Mahmūd constitués au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'Assaba, les Tinwājiw aux environs de Tintān et les Ideibussāt entre Tintān et Tamchakett, les Awlād An-nāsir autour d'Ayoun, les Lāqlāl de la région de Diguenni et de Tamchakett, les Awlād Dawd de Bassikounou. L'instabilité était accentuée sous l'effet des mouvements politiques intervenant au Mali — en particulier la constitution de l'empire toucouleur de El Hajj Umar dans la seconde partie du XIX<sup>e</sup> siècle — à l'intérieur duquel ces tribus sont parfois installées partiellement ou transhument une partie de l'année. C'est d'ailleurs à partir du Soudan que se fit la conquête des Hodh qui ne furent rattachés à la Mauritanie qu'aux lendemains de la seconde guerre mondiale. Il en résulte un certain particularisme qui s'atténue depuis l'indépendance.

Au-delà de ces particularismes, l'unité de la société maure s'est inscrite dans l'histoire. L'Islam a joué un rôle essentiel, en particulier l'Islam des confréries qui, tout en se coulant dans le moule tribal, a étendu ses réseaux sur l'ensemble du territoire. La fonction commerciale, souvent associée à la fonction religieuse, a aussi contribué à cette unification. Le long des anciennes routes caravanières assurant le trafic transsaharien ou celui des produits du Sahara (sel d'Idjil et de Taoudenni, dattes des oasis), ont été anciennement créées des villes (qsār), telles que Wadane, Chinguetti, Tichitt, Walata, etc. où s'est forgée une culture originale, liée aux valeurs de l'Islam mais aussi du nomadisme. Au XIX<sup>e</sup> siècle la Mauritanie était désignée dans les autres pays arabes comme le « trāb ech-chinguetti », le pays de Chinguetti.

## Les populations de la vallée du Sénégal

Le groupe le plus nombreux est constitué par les Toucouleurs qui occupent la région comprise entre Matam et Fodor. Anciennement installée dans la vallée, la paysannerie toucouleur, ou plutôt « halpular », de langue peule, a connu durant sa très longue histoire plusieurs types d'organisation politique qui entraîneront de constants remaniements de la structure foncière caractérisée par une forte stratification sociale. La région est une des plus anciennement islamisée de l'Afrique Occidentale. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle l'hégémonie denianké correspond au pouvoir d'une aristocratie guerrière, remplacée par l'aristocratie religieuse des Torobe après la victoire du mouvement islamique des Almamy en 1776. Canalisée par les mouvements religieux qui se perpétuent au XIX<sup>e</sup> siècle, la pression démographique dans cette partie de la vallée, accentuée par le reflux des populations sur la rive gauche du fait de la menace que faisaient peser les Maures, contribuera à la création de l'empire tijāniyya de El Hajj Umar qui s'étendra de Tombouctou à Nioro avant de s'effondrer peu avant la colonisation.

La société toucouleur est organisée en communautés villageoises exploitant les terres de walo annuellement fertilisées par les crues du fleuve Sénégal. La stratification sociale est fondée sur des différences d'accès au sol et sur des groupes statutaires de spécialisation professionnelle (pêcheurs, artisans, etc.).

On trouve à l'est : les Sarakole, population de langue soninke installée anciennement au Guidimaka. La société soninke, elle aussi stratifiée en fonction de l'accès au sol, est organisée en gros villages. Le commerce a toujours joué un rôle important, facilitant l'établissement de relations régulières avec les Maures. Durant les dernières décennies, les Soninke du Guidimaka, comme ceux du Mali et de Mauritanie, se sont engagés dans des migrations de travail vers la France qui ont profondément modifié l'économie de la région.

Les Wolof du delta du Sénégal ne sont qu'une petite minorité historiquement rattachée au royaume du Walo qui au XIX<sup>e</sup> siècle, et avant la conquête française, était en étroit contact avec les Maures ainsi qu'en témoigne une série de mariages entre des femmes de la dynastie royale et les émirs du Trarza.

## La migration peule

Du fait de leur importance pour l'évolution de l'élevage bovin en Mauritanie, une attention particulière doit être accordée aux migrations peules qui s'inscrivent dans le mouvement de réoccupation par les populations **halpularen** de la rive droite du Sénégal après la colonisation. Venant du Sénégal, la plupart des groupes peuls sont arrivés entre 1900 et 1940. En 1908, l'administration coloniale estime à 2 300 le nombre d'entre eux déjà passés sur la rive droite ; ils seraient actuellement près de 30 000 dans le Gorgol et l'Assaba. Certains, les Fulbe walo, étaient déjà mêlés aux Toucouleurs sur la rive droite et se sont établis en villages. Ils exploitent les terres de décrue mais ont un intérêt pour l'élevage plus marqué que les Toucouleurs. Ils se sont installés dans les zones périphériques (Ageylāt, Moyen Gorgol, région de Mbout) où leurs troupeaux trouvent plus aisément les pâturages nécessaires.

Les Fulbe diéri qui, dès le départ avaient une vocation pastorale plus affirmée se sont installés, en petits villages mobiles, de plus en plus au nord à la recherche de pâturages et de points d'eau pour leurs bovins. Surtout nombreux au nord de Mbout, dans le Gorgol, ils remontent jusqu'aux confins du Tagant. On les trouve aussi au Brakna, au sud d'Aleg et dans la région de Rosso. Les tribus maures antérieurement implantées leur ont concédé des droits de culture et l'accès aux pâturages.

Le troisième groupe peul important est constitué par les Foulabe qui s'étaient établis dans l'Aftout de Mbout et le nord du Guidimaka mais qui sont repartis dans les années 1940 vers les terres libres de l'Est (Karakoro et Nouveau Monde).



## Carte 2 : répartition des nomades et des sédentaires en 1965

### Les modes de vie

La Mauritanie est un pays peu peuplé ; les deux derniers recensements ont fourni un chiffre de population d'un peu plus d'un million en 1965 et d'environ 1 400 000 personnes en 1977, soit à cette époque une densité de 1,30 habitants par km<sup>2</sup>.

L'opposition entre le pays nomade et le pays sédentaire repose en partie sur une base ethnique — les Maures sont des éleveurs nomades et les populations négro-africaines pratiquent une agriculture sédentaire — qui souffre d'importantes exceptions : les Maures *harātīn* sont avant tout agriculteurs et un grand nombre de peul sont des éleveurs mobiles. Cette opposition est soumise à des données climatiques qui expliquent aussi l'inégale répartition de la population : en 1977, 45 p. 100 de celle-ci est rassemblée dans les quatre régions méridionales du Trarza, Brakna, Gorgol et Guidimaka qui couvrent 12 p. 100 du territoire. Par contre, le Tiris-Zemmour, l'Adrar et l'Inchiri, les provinces du Nord, rassemblent sur 50 p. 100 du territoire national, environ 7 p. 100 de la population. La vocation pastorale de la Mauritanie était clairement soulignée en 1965 par l'importance de la population nomade (77,5 p. 100) chiffre peut-être surestimé du fait d'une définition large du nomadisme qui, mettant l'accent sur le facteur ethnique, comptait comme nomades beaucoup de communautés maures sédentaires (d'agriculteurs *harātīn* en particulier). Même si la densité des populations nomades dans le Nord du pays est particulièrement faible (0,1 à 0,2 personne au km<sup>2</sup>), le mode de vie nomade peut être assorti de densités relativement élevées dans le sud du pays (3 personnes au km<sup>2</sup> dans le Trarza, le Brakna et l'Assaba, plus de 2 au Hodh el Gharbi).

En fait cette constatation apparaîtra plus vraie dans la situation qui prévaut depuis la sécheresse. Si la plupart des nomades sont effectivement des éleveurs (environ 80 p. 100 selon les chiffres de 1977), certains sont d'abord des agriculteurs (15 p. 100). Par ailleurs, l'élevage occupe une place importante dans un certain nombre de communautés sédentaires. Il nous faudra donc distinguer :

- un élevage mobile (nomade ou transhumant) pratiqué surtout par les éleveurs maures ;
- un élevage mobile (transhumant) pratiqué par les *harātīn*, vivant en campements plus ou moins fixes, et par les Peul vivant en villages plus ou moins stables, et qui est le plus souvent associé à l'agriculture ;
- un élevage sédentaire pratiqué dans le cadre des communautés villageoises négro-africaines.

Il est difficile dans l'état actuel des données démographiques d'apprécier l'importance réciproque des populations concernées et encore moins celle des troupeaux qu'elles possèdent. Ces lacunes nous amènent à privilégier une approche plus qualitative qui distingue un certain nombre de types d'élevage et tente de mettre en évidence leur évolution récente.

## Carte 3 : évolution des parcours des tribus chamelières du dahr de Bassikounou

### Les types d'élevage et leur évolution

L'élevage nomade camelin est le plus nettement associé au mode de vie nomade. Il est souvent pratiqué par des tribus relativement spécialisées qui, suivant les pluies dans des parcours plus ou moins erratiques qui leur ont valu l'appellation de « fils des nuages », exploitent les pâturages sahariens. C'est le cas des Regeibāt et des autres tribus du nord de la Mauritanie. Au sud, ces déplacements se font plus réguliers, remontant vers le nord en saison des pluies et occupant, en saison sèche, des pâturages qui servent de terrains de parcours durant les pluies, aux tribus d'éleveurs de bovins. Les Ahel Būhubbeyni (une fraction des Tendgha) utilisent ainsi traditionnellement les pâturages de la zone côtière : les Awlād Ebieri de la région de Boutilimit et les Awlād Ahmed d'Aleg remontent dans l'Awker occidental et dans les dunes du sud de l'Adrar où ils retrouvent les tribus chamelières qui fréquentent aussi l'Agān et, avec les chameliers du Tagant, les pâturages situés entre Adrar et Tagant. Actuellement, la grande zone d'élevage camelin se situe cependant au Hodh, autour de l'Awker oriental et le long des dahr de Tichit, Nema et Bassikounou. La principale tribu chamelière est celle des Hammunāt qui nomadisent au nord de Timbedra, Nema et Oualata et exploitent, lorsque la saison est bonne, des pâturages situés à l'est de l'Adrar. La seule contrainte est alors celle de l'eau, réduite en saison fraîche lorsque les dromadaires ne s'abreuvent qu'épisodiquement.

Depuis une quarantaine d'années, les éleveurs chameliers du dahr de Bassikounou ont pu s'installer dans l'Irigui, désert steppique qui s'étend à la frontière du Mali. Grâce à une série de puits profonds ils peuvent prolonger leur séjour à la fin de la saison fraîche sur ces pâturages favorables aux camelins. Les Ahel Sīdi, d'origine Mechdūf, autrefois au sud de Nema, fréquentaient l'Irigui en hivernage. Leurs troupeaux s'abreuvent maintenant, la plus grande partie de l'année, aux puits de Nbaykhāt, Laghdaf et Tynyas ; plus récemment, ils ont creusé les puits d'Arch Zerība et d'Arch Bellūti où se sont fixées quelques familles. Ce n'est qu'en fin de saison sèche qu'ils se replient éventuellement, avec leurs troupeaux, au sud de la piste Nema-Bassikounou et jusqu'à la frontière malienne. Leurs voisins Awlād Alluch, plus anciennement implantés dans cette région, étaient autrefois installés sur les puits anciens de Hassi Twīl, Bū Zreyba et Bassikounou même, dans la zone du Tilemsi où les eaux sont plus accessibles, malgré une profondeur de 60 à 80 mètres. Ils exploitaient en hivernage les pâturages de l'Irigui où n'existait aucun puits et qui étaient constamment parcourus par des ghazw. Ils ont creusé ces dernières décennies une série de puits qu'une rectification de la frontière internationale a, entre temps, placés au Mali. Ils sont situés à Utayd, In Kershef, Mzerig, Bū Guendoug, Lumgwāyza, Lekhned. Ces puits leur permettent de rester dans l'Irigui jusqu'en février avant de se replier vers le Tilemsi et au sud de Bassikounou où ils disposent d'autres puits exploités en hivernage par les Awlād Alluch éleveurs de bovins (Tinwagūtīn, Legrān, etc.).



## Carte 4 : transhumances et territoire tribal des Idawalhajj

Les déplacements sont effectués par groupes familiaux et en petits campements qui disposent d'un maximum de mobilité pour exploiter des ressources végétales dispersées et situées parfois à des distances importantes des puits.

À côté de cet élevage camelin exercé par des tribus traditionnellement spécialisées s'est développé, dans la période récente, un élevage aux fins accumulatives, voire spéculatives. Les troupeaux sont possédés par des propriétaires, urbains le plus souvent, commerçants ou autres, qui les confient à des bergers salariés pouvant se regrouper en petits campements temporaires. Ce type d'élevage est particulièrement fréquent lorsqu'on se rapproche de Nouakchott, dans le Nord du Trarza et du Brakna, mais ces troupeaux sont particulièrement mobiles et recherchent constamment des pâturages favorables. Ainsi, en 1987, nombre d'entre eux avaient gagné les pâturages du Tiris qui venaient de recevoir des pluies abondantes.

La plupart des tribus maures méridionales sont composées « d'éleveurs de bovins », ceux-ci souvent associés à un troupeau de petits ruminants ou à quelques chameaux. Certains de ces groupes pratiquent aussi l'agriculture quand les conditions climatiques et pédologiques locales le permettent. L'agriculture sous pluie, possible à partir de 400 mm de pluie environ, est pratiquée sur les sols sablonneux de diéri, le long du fleuve Sénégal, et tout au long de la frontière malienne, au Guidimaka, en Assaba et aux Hodh.

Au-delà de l'isohyète 400, des cultures de décrue (agriculture de *grāyr*) sont possibles là où les conditions de ruissellement permettent une accumulation locale des eaux qui était traditionnellement favorisée par la construction de barrages. Ceux-ci se sont multipliés et perfectionnés durant les dernières décennies, en particulier dans les régions limitrophes du Tagant et le long des vallées supérieures du Gorgol. L'agriculture était généralement pratiquée dans le cadre d'une division du travail qui l'associait à la condition servile : c'est l'activité principale des *harātin*.

L'élevage des bovins, qui s'était développé considérablement durant la période précédente à des fins commerciales, a beaucoup décliné chez les Maures depuis que la sécheresse a décimé les troupeaux. Associé à un mode de vie nomade, il implique le plus souvent une transhumance assez courte : une centaine de kilomètres en année normale, suivant le déplacement du front intertropical vers le nord durant la période d'hivernage. Les éleveurs de bovins disposent donc de pâturages d'hivernage qu'ils peuvent partager avec d'autres groupes, et de pâturages de saison sèche sur lesquels ils détiennent généralement des droits plus exclusifs.

Ainsi les Idawalhajj du sud du Trarza, implantés depuis le XVI-XVII<sup>e</sup> siècle dans cette région, se déplaçaient le long d'une ligne de transhumance (*khūt*) ne dépassant pas 100 kilomètres qui était jalonnée de puits leur appartenant et de cimetières tribaux qui marquaient leur emprise territoriale. Cette emprise était plus forte dans la zone de pâturages de saison sèche où se sont rapidement installés des campements quasi-permanents. Les conditions locales ne permettaient qu'un faible développement de l'agriculture mais, grands commerçants dès le départ de l'implantation coloniale à l'embouchure du Sénégal, ils exploitaient les forêts d'*Acacia senegalensis* qui fournissaient la gomme arabique recherchée pour la traite. Leur « territoire » tribal se prolongeait d'ailleurs jusqu'au fleuve Sénégal, aux environs de l'escale du Dik (Le coq). Vers le nord l'emprise territoriale était beaucoup plus floue et les Idawalhajj partageaient pâturages et puits avec d'autres tribus, celles de la confédération Tendgha en particulier.

## Carte 5 : déplacements et emprise territoriale des fractions Idyedyeba

Les Idyedyeba du Brakna, tribu *zawāya* très importante démographiquement était, elle aussi, spécialisée dans l'élevage bovin : tous possédaient aussi d'importants troupeaux de petits ruminants. A la différence des *Idawalhajj*, ils sont propriétaires d'importants terrains de culture, dans la cuvette d'Aleg annuellement inondée, mais aussi le long de *wed Katchi* à l'est et dans le Chemama entre Boghe et Dār es-sàlam. Ces terres étaient cultivées par des *harātīn* qui, dans le Chemama surtout, sont devenus autonomes.

Les déplacements sont déterminés par cette combinaison d'activités. On distingue les fractions de l'ouest d'Aleg, la plus importante politiquement étant celle des *Ahel Atshāqa Breyhim*, qui exploitaient la cuvette d'Aleg et les *Zmārig* au Sud-Ouest le long de *Wed Katchi*. Ces groupes passaient la saison sèche sur les pâturages dunaires limitrophes, à une distance qui n'excédait pas 50 à 100 kilomètres : chaque fraction avait ses puits propres, dont l'accès n'était pas exclusif mais qui définissaient des aires de parcours habituels. En hivernage les campements se regroupaient à proximité des terrains de culture dont l'appropriation était strictement définie. Par contre, les *harātīn* du Chemama, qui possédaient moins de bétail, envoyaient leurs troupeaux vers le nord entre juillet et septembre pour éviter les insectes et les maladies dans les vallées.

Ils redescendaient ensuite pour cultiver le *walo* et passaient le reste de l'année dans la vallée. L'emprise territoriale est définie par la propriété des terrains de culture et des puits construits par la collectivité : elle est assez affirmée pour avoir suscité au XIX<sup>e</sup> siècle une guerre entre la tribu et celle voisine, vers l'ouest, des *Awlād Ebiéri*, pour la possession des puits de l'Aftout, zone limitrophe prolongeant la dépression du lac Rkiz, où la nappe d'eau est plus proche.

## **Carte 6 : mouvement schématique des tribus occupant le pays de Kouch**

Les Awlād Būhumūd du Hodh ech-charghi sont aussi des éleveurs de bovins et, accessoirement, de petits ruminants qui sont installés entre Amuri et la frontière malienne. C'est un groupe numériquement important qui comprend 27 fractions d'origines fort diverses qui ont été rassemblées sous l'hégémonie des Awlād Mbārek à l'époque où ceux-ci dominaient les Hodh. La défaite des Awlād Mbārek devant les Mechdūf a isolé les Awlād Būhumūd qui sont devenus une tribu autonome. A une moindre échelle que les Idyedyeba, ils pratiquent aussi l'agriculture ; leurs terrains de culture se situaient le long des wadi qui, issus du dahr de Néma, convergent vers la frontière malienne dessinant une immense cuvette argileuse aux pentes faibles : le pays de Kouch qui est la terre des Awlād Būhumūd. La localisation de chacune des fractions est déterminée par ses terrains de culture habituels exploités en hivernage. Les troupeaux passent une partie plus ou moins importante de l'année à proximité avant d'entamer un mouvement vers le sud qui les entraîne à l'intérieur du Mali où sont d'ailleurs installées certaines fractions (au sud d'Adel Bagru). Leurs terrains de parcours d'hivernage et de début de saison sèche sont alors occupés par les troupeaux camelins ou bovins des tribus plus septentrionales (région de Néma) qui y passent la saison sèche et remontent avec l'hivernage. Cette superposition des parcours justifie, autant que les conditions climatiques, leur transhumance annuelle relativement longue.



## Carte 7 : carte générale des mouvements pastoraux et du nomadisme maure

On assiste plus rarement à une certaine spécialisation des tribus dans « l'élevage des petits ruminants ». Il s'agit souvent de tribus *eznāga*. C'est le cas pour une partie des Twabir (certains d'entre eux sont éleveurs de camelins) que l'on trouve au Tagant et au Brakna, autrefois dans l'Adrar, mais aussi des Rahāhla, Lebheyhāt ou encore des Zaḡūra eux aussi clients des Kounta. Un des exemples les plus remarquables est celui des Lādem, tribu qui a donné son nom à une race de mouton maure parmi les plus appréciées. Ils sont installés à proximité d'Ayoun au Hodh el Gharbi. Pratiquant peu l'agriculture, ils suivaient un mouvement de transhumance annuelle régulier qui les amenait en saison sèche jusqu'à proximité de la frontière malienne et en hivernage dans les pâturages dunaires au nord d'Ayoun. A chaque troupeau ovin, qui faisait l'objet d'une sélection stricte, était adjoint un petit troupeau de chèvres qui fournissait le lait au berger et à la famille, de manière que les agneaux n'en soient pas privés. Les nécessités d'abreuvements quotidiens amenaient des déplacements fréquents afin de ne pas surcharger les pâturages autour du campement. Plus récemment, la spécialisation dans l'élevage de petits ruminants s'est développée de manière forcée, conséquence de la mortalité dans les troupeaux bovins durant la sécheresse.

En dehors de l'élevage camelin souvent plus erratique dans la mesure où il exploite des pâturages sahariens irrégulièrement arrosés, l'élevage transhumant des Maures, associé à un mode de vie nomade, correspond bien, en zone sahélienne, à un mouvement de balance nord-sud commandé par le régime des pluies. Les quelques exemples présentés soulignent cependant qu'il existe nombre d'exceptions conditionnées essentiellement par :

- l'association de l'agriculture et de l'élevage obligeant les éleveurs à passer une partie de l'hivernage et le début de la saison sèche à proximité des terrains de culture qu'ils exploitaient par l'intermédiaire de *harātīn* et plus souvent directement à l'heure actuelle ;
- des conditions locales, telles que l'absence de puits ou points d'eau dans certaines zones méridionales (le « biseau sec » par exemple, entre le Brakna et les plaines du Gorgol), qui empêchent la transhumance vers le sud ;
- la superposition des parcours qui peut accélérer ou ralentir ces mouvements de transhumance.



## Carte 8 : localisation et déplacements des Peul de Mauritanie

Il faut considérer à part « l'élevage bovin des Peul » qui concerne, depuis la sécheresse des années soixante-dix, près de 90 p. 100 du troupeau bovin dans les départements de Kaédi et du Gorgol. Le bétail occupe en effet une place différente dans la société qui, beaucoup plus que dans le cas des Maures, s'organise en vue de la reproduction du troupeau dont la valeur sociale est essentielle. Cet élevage peul est très spécialisé. La part des petits ruminants y est réduite et celle des camelins nulle ; enfin, les techniques pastorales sont souvent plus efficaces. Les Peul élèvent une race gobra plus résistante que la race maure, moins bonne laitière mais de bonne tenue en viande. Ils font abreuver leur cheptel tous les jours alors que les Maures se contentent de le faire tous les deux jours, même en saison sèche. Les troupeaux sont dirigés au pâturage, les bergers surveillant les espèces apprêtées et assurant une meilleure exploitation des ressources végétales. Bien que ces traits se retrouvent dans l'ensemble des communautés peules de Mauritanie, on note des situations fort diverses en fonction de leurs conditions d'arrivée dans le pays et des rapports fonciers qu'elles entretiennent avec les groupes maures qui les ont précédées.

Les Foulbe diéri, les plus spécialisés dans l'élevage bovin, sont remontés très au nord les années précédant la sécheresse, négociant leur accès aux pâturages auprès des communautés maures qu'ils ont trouvé sur place. Cette migration pastorale représente l'une des techniques qui améliore la productivité de l'élevage en permettant par exemple d'avancer d'un an l'âge du premier vêlage et d'augmenter le capital-bétail. Ces déplacements se sont effectués en groupes réduits et aboutissent à la constitution de petits villages localisés à proximité des points d'eau fréquentés par le bétail en saison sèche. En hivernage les troupeaux s'éloignent rarement, sauf circonstances exceptionnelles, à plus de 25 km de ces pâturages de saison sèche. La dispersion sociale et géographique est maximale et chaque village, voire chaque famille, cherche à négocier localement ses conditions d'accès au sol, parfois dans des conditions précaires (dans les années 1950-1960 en particulier lorsque les Maures tentèrent de lever des redevances sur les terres que ces Peul avaient mis en culture).

Les Foulbe walo vivent en gros villages situés près des terres cultivées et ne peuvent développer leur élevage bovin que sur la base d'une forte division du travail. Les troupeaux partent tous les ans pour une transhumance plus ou moins longue, dirigés par les hommes jeunes qui les mènent durant la saison sèche vers le sud, parfois au Sénégal et même au Mali.

L'élevage sédentaire était exclusivement le fait, avant la sécheresse, des communautés villageoises de la vallée du Sénégal. En effet, en dehors des petits ruminants gardés à proximité de l'adebay (campement fixe), les harātīn pratiquaient aussi, lorsqu'ils possédaient des troupeaux plus importants, des mouvements de transhumance en saison sèche ou au début de l'hivernage pour s'éloigner des zones inondées. Il en est de même des communautés de planteurs de palmiers dans la zone saharienne des oasis.

Le troupeau bovin des agriculteurs sédentaires est relativement important, en particulier chez les Toucouleurs qui peuvent parfois confier leur bétail à des éleveurs peuls dont ils parlent la langue et partagent la culture et avec lesquels ils ont d'étroites relations sociales et économiques. Cependant, la majeure partie de l'année, ces troupeaux occupent le terroir villageois ou s'éloignent à quelques kilomètres sur les terres dunaires limitrophes. La densité bovine est parfois plus élevée qu'en zone nomade parce que les densités humaines sont, elles aussi, élevées et que le bétail est resté longtemps un mode privilégié d'accumulation de biens, valorisé culturellement et économiquement.

## LES GRANDS TRAITs CARACTÉRISTIQUES DE L'ÉLEVAGE EN MAURITANIE

Les données quantitatives concernant l'élevage en Mauritanie sont particulièrement peu fiables. L'importance du nomadisme qui facilite la dissimulation, l'encadrement administratif colonial plus lâche qu'en d'autres pays (la levée de l'impôt sur le bétail s'est faite sur la base d'enquêtes très approximatives) et les fortes variations annuelles rendent aléatoires les chiffres avancés. En 1968, année précédant la sécheresse, les données varient selon les sources :

- pour les bovins entre 2,1 et 2,5 millions de têtes ;
- pour les petits ruminants entre 6,7 et 7 millions ;
- pour les camelins entre 710 et 720 000 têtes ;

qui se répartissent comme suit selon les régions (Annuaire statistique de 1968).



Régions	Bovins en p. 100	Ovins/Caprins en p. 100	Camelins en p. 100
<b>Nord (1)</b>	1	5	35
<b>Trarza</b>	11	9	12,5
<b>Brakna</b>	17,5	10	3
<b>Tagant</b>	5,5	8	9,5
<b>Gorgol (2)</b>	9,5	5	7 (4)
<b>Guidimaka</b>	6,5	2	—
<b>Assaba (3)</b>	15,5	13	7
<b>Hodh el Gharbi</b>	14	20	9,5
<b>Hodh ech-charghi</b>	19,5	28	16,5
<b>Total</b>	100	100	100

(1) Comprenant Adrar, Tiris-Zemmour, Inchiri et Dakhlat Nouadhibou.

(2) Moins le département de Mbout.

(3) Plus le département de Mbout.

(4) Chiffre grossi par des déplacements saisonniers de troupeaux.

Avant de revenir sur l'évolution quantitative du troupeau dans les deux dernières décennies du fait de la sécheresse, il faut dire quelques mots de l'évolution qualitative de l'élevage mauritanien durant la période précédente car elle constitue la toile de fond sur laquelle se sont inscrits nombres des problèmes actuels.

Cette évolution est dominée par le développement d'une production pastorale commerciale qui ne peut elle-même être comprise qu'en tenant compte du contexte de la colonisation et de l'importance des rapports marchands dans la société maure précoloniale. Sans remonter jusqu'au trafic caravanier transsaharien et saharien qui a amené la création des grandes cités caravanières, il faut constater qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle la présence de comptoirs européens à l'embouchure du Sénégal (Saint-Louis) entraîne, dans le sillage de l'économie de traite, un considérable développement du commerce local le long du fleuve Sénégal et entre ce dernier et l'intérieur. En ces mêmes régions et au Mali, les Maures avaient aussi l'habitude de se fournir en mil qu'ils échangeaient contre des produits sahariens, surtout du sel. Longtemps le principal effet de ces activités marchandes fut de susciter un certain développement de l'élevage camelin qui fournissait les animaux de bât (parfois de boucherie dans le cas de la caravane partant de l'Adrar pour gagner annuellement le sud du Maroc). Du fait de la colonisation, la situation va évoluer.

C'est le développement accéléré des cultures commerciales au Sénégal (arachide) qui constitue la cause principale du changement en créant une demande de viande dans les zones de production et dans les villes, comme Dakar, dont l'essor est rapide. La Mauritanie va contribuer largement à l'alimentation carnée de cette région et l'administration coloniale favorisera parfois directement cette évolution en créant le marché de Louga proche de la frontière au sud de Rosso, dans les années 1920. A côté de mesures coercitives (réquisitions) et de l'impôt en argent qui incite à la vente du bétail, le développement de ce marché suivra surtout celui du marché intérieur (introduction de produits manufacturés : sucre, thé et tissus, constitution parallèle d'un marché des produits agricoles vivriers dans la vallée) et ira de pair avec la monétisation des échanges. Le marché est très rapidement pris en main par des commerçants maures qui s'installent en grand nombre au Sénégal. La vente du bétail sert à constituer le capital qui, converti ensuite en marchandises d'exportation, revient en Mauritanie ou est utilisé sur place à des fins spéculatives. L'essor est rapide. Dès 1940, avant que le marché ne soit perturbé par la guerre, les exportations vers le Sénégal s'élevaient officiellement à 10 000 chameaux (dont plus de la moitié affectée au transport de l'arachide), 10 000 bovins et 130 000 ovins et caprins. Encore ces chiffres sont-ils sans doute fortement sous-évalués comme le sont les estimations faites en 1968 pour 52 000 bovins et 330 000 ovins et caprins.

Les conséquences seront importantes. La production pastorale des Maures tend de plus en plus à s'orienter en fonction de ce marché. C'est l'époque où se développe l'élevage bovin, y compris dans des zones climatiquement marginales qui seront occupées dans les années pluvieuses d'avant 1970. Beaucoup de tribus abandonnent alors l'élevage camelin ou les formes d'élevage mixte qu'elles pratiquaient autrefois. La production augmente en particulier dans les années soixante climatiquement fastes (1,25 million de bovins en 1959 et 2,1 millions en 1968). Les puits se multiplient et leur construction après l'indépendance (comme déjà durant la colonisation) récompense la loyauté politique. La surcharge des pâturages était donc déjà inscrite dans ces faits, avant même la sécheresse, dans des régions telles que le Trarza, proche du Sénégal et centre de la vie commerciale nationale. Mais plus grave encore, si le commerce du bétail est bien aux mains de commerçants maures, la maîtrise du marché échappe totalement aux éleveurs. La baisse de valeur monétaire du bétail par rapport aux produits agricoles vivriers indispensables, et dans une moindre mesure, par rapport aux produits manufacturés, les incite à produire plus et appauvrit, à l'occasion de crises périodiques, un certain nombre d'entre eux. C'est ce qui va créer les conditions d'un changement du mode de vie et amener les migrations internes multipliées par les effets de la sécheresse au cours des années soixante-dix.



## Carte 9 : évolution des isohyètes durant la sécheresse

Si les sécheresses sont un phénomène historiquement récurrent dans les conditions climatiques de la Mauritanie, elles ont aussi été l'occasion, dans le contexte que nous venons d'évoquer, de crises économiques qui ne sont pas seulement des crises de subsistance mais remettent en cause l'ordre social. Après la sécheresse des années 1910 qui suit de peu la conquête coloniale et apparaît encore essentiellement comme une crise de subsistance, celle de 1930-1931 et surtout celle de 1942-1946, si elles sont bien provoquées par les conditions climatiques, s'inscrivent aussi dans un contexte international schématisé par le krach de 1929 et la I<sup>re</sup> Guerre mondiale qui révèlent la fragilité du marché mauritanien.

La crise commença en 1942, marquée par plusieurs années de sécheresse et des vols de criquets, est aggravée par l'interruption des échanges, le prix du bétail s'effondre, le marché noir sévit. Beaucoup de petits éleveurs perdent leur bétail ; il en résulte une crise sociale et politique correspondant aux premières revendications d'autonomie vis-à-vis du colonisateur. Les éleveurs tributaires *eznāga* sont libérés de leurs charges, le pouvoir des *hassān* décline définitivement.

La sécheresse qui débuta en 1972 a provoqué des mutations sociales plus importantes encore et a profondément modifié le contexte de l'élevage. Il s'agit d'abord d'un phénomène climatique de grande ampleur qui se poursuit jusqu'à nos jours malgré quelques rémissions. Les Hodh relativement épargnés dans la première phase ont été touchés aussi par le déficit pluviométrique dans les années 80. Par rapport aux données moyennes des décennies précédentes, l'isohyète 100 mm recule en moyenne de 300 km, celui des 250 mm de 200 km et celui des 500 mm de 150 km. Ce mouvement concerne une zone de près de 250 000 km<sup>2</sup> qui était la zone pastorale la plus exploitée. La situation a été confirmée les années suivantes, en 1977 en particulier, et s'est même aggravée dans l'est du pays.

Cette réduction des pluies qui concerne toute la zone sahélienne et, à moindre échelle, une partie de l'Afrique Occidentale a eu une série de conséquences. La première a été la réduction des crues du Sénégal : le débit moyen à Bakel de 768 m<sup>3</sup>/s en période de crue est tombé à 264 en 1972/73 (le chiffre le plus bas du siècle !) et 324 en 1977/78. La production agricole a, de ce fait, baissé de plus de la moitié par rapport à la précédente décennie.

La deuxième retombée négative est un assèchement des sols matérialisé par la mise en mouvement des sables dunaires (qui ne sont plus retenus par la végétation) et par la multiplication des vents de sable. Enfin, la baisse des nappes souterraines et la dégradation de la végétation ont eu des conséquences directes sur la production pastorale. C'est la végétation arbustive qui a été la plus touchée, en particulier *Acacia senegalensis* qui a presque disparu au Trarza, mais la végétation herbacée a, elle aussi, subi des modifications avec la disparition partielle de certaines espèces souvent remplacées par d'autres.

La chute de la production pastorale a été brutale mais elle est très variable selon les régions. En 1973 on estime que la moitié du troupeau bovin a disparu (1 115 000 contre 2 100 000 en 1968) mais les pertes sont de l'ordre de 85 p.100 au Trarza, 80 p.100 au Brakna, 50 p.100 au Gorgol, 33 p.100 seulement au Hodh ech-Charghi et 44 p.100 au Hodh el-Gharbi qui seront, il est vrai, touchés plus profondément par la suite. Les pertes chez les petits ruminants sont moindres : 45 p.100 au Gorgol à 16 p.100 au Hodh ech-Charghi. Quant au nombre de camélins, sauf au Brakna, il se maintient ou même augmente légèrement, certains éleveurs remplaçant leurs bovins par des dromadaires. Ce sont donc les régions où le développement commercial de la production pastorale était le plus marqué et où la surpopulation animale était la plus forte qui ont ressenti en priorité les effets de la sécheresse.

Depuis 1973 l'importance quantitative du troupeau a suivi la courbe des fluctuations climatiques. Se reconstituant quelque peu lorsque des années plus favorables se succèdent, elle rechute après de nouvelles années de déficit. Les estimations déjà peu fiables sont devenues, dans ce contexte, extrêmement difficiles. On peut penser tout au plus, à un déclin durable de l'élevage bovin, à un relatif maintien de l'élevage camelin et à des fluctuations importantes du troupeau de petits ruminants qui se reconstitue plus vite. Il est plus utile de s'arrêter aux transformations qualitatives qui en résultent au niveau des pratiques pastorales.

Trois aspects de cette évolution retiennent l'attention : ils se conjuguent avec acuité sur le plan foncier et renvoient à une évolution générale des modes de vie, marquée par un déclin du nomadisme.

La réponse la plus immédiate des éleveurs aux nouvelles conditions climatiques a été la transformation, le plus souvent forcée, de leurs parcours habituels. Ainsi les *Idawalhajj* ont d'abord abandonné leurs déplacements au-delà de la piste Mederdra-Tiguent et se sont repliés aux alentours des puits de *Mabrūk* et *Aychaya*. La sécheresse persistant, ils se sont installés plus au sud encore, à une vingtaine de kilomètres au nord de Rosso, et leurs troupeaux n'effectuent plus qu'une transhumance d'environ cinquante kilomètres sous la garde de bergers. En d'autres cas, celui des *Awlād Būhummūd* par exemple, les transhumances se sont allongées vers le sud. C'est ainsi que les troupeaux des *Peul* ont gagné le Sénégal et même le Mali où ils se trouvent parfois depuis plusieurs années. Certaines tribus maures qui avaient des contacts réguliers avec le Sénégal, au Trarza et au Brakna en particulier, ont adopté des solutions identiques. Les éleveurs situés plus au nord se sont, pour leur part, définitivement repliés au sud. Il peut s'agir de communautés entières en provenance du Tagant ou de l'Adrar qui ont souvent perdu la quasi totalité de leurs troupeaux, comme les groupes installés autour de *Mal* par exemple. Il peut s'agir aussi de troupeaux passant la majeure partie de l'année en transhumance le long du fleuve Sénégal ou, vers l'est au Mali, sous la garde de bergers. Le long de ces nouveaux couloirs de transhumance, la pression sur les pâturages est forte et peut entraîner des incidents. C'est le cas dans la région de *Monguel* où ces nouveaux transhumants sont en compétition avec les éleveurs locaux surtout au moment des cultures.

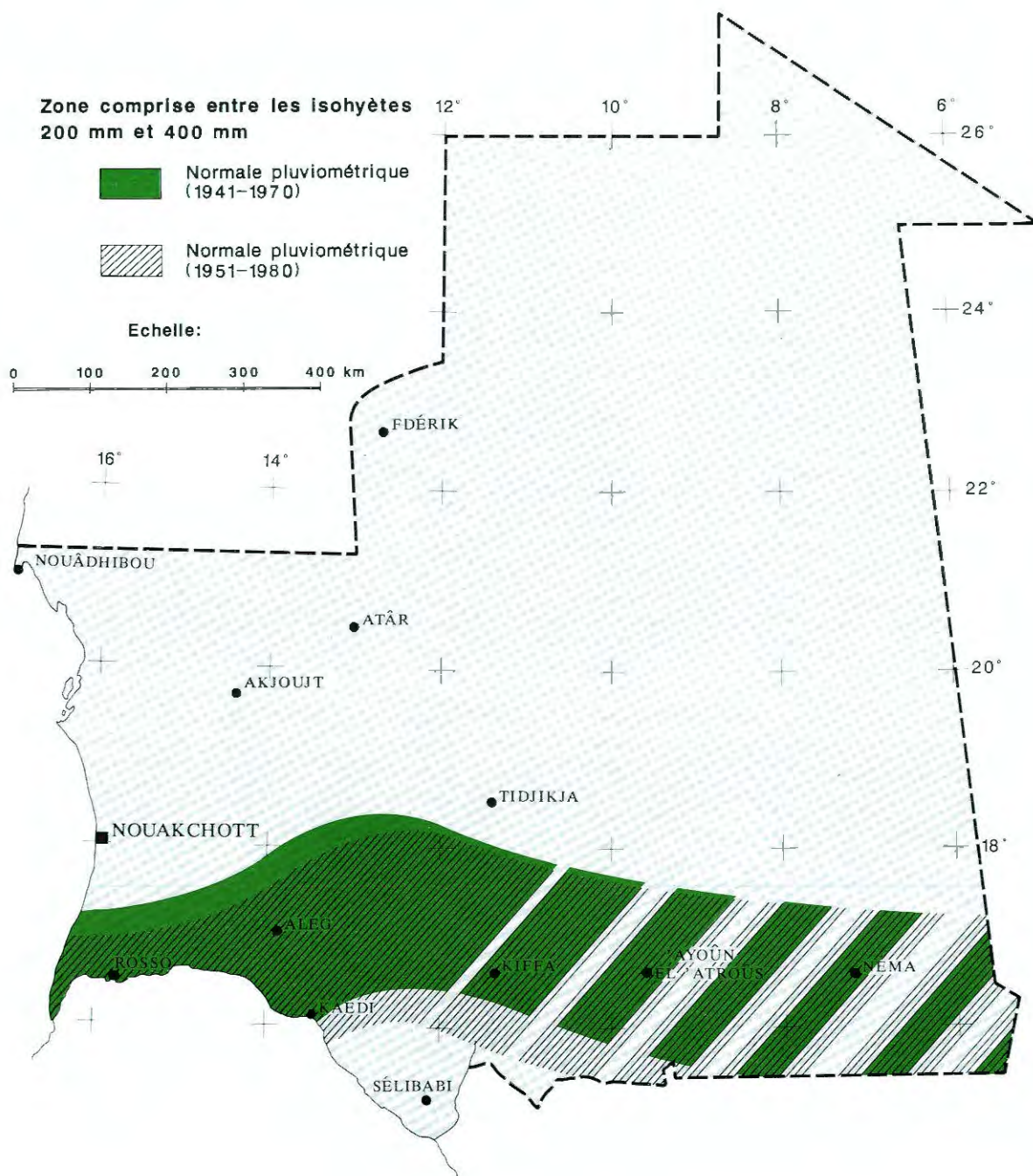
Un autre aspect de l'évolution récente est en effet la place plus importante tenue par l'agriculture, en raison de la diminution de la production pastorale. Ce développement de l'agriculture, qui se traduit par des défrichements et la multiplication des barrages, accentue la fixation des éleveurs. Il crée aussi les conditions d'une compétition plus vive entre les éleveurs *beydān* et les agriculteurs *harātīn* sur le plan foncier.



Enfin, c'est parfois massivement que la sécheresse a entraîné le transfert de la propriété des troupeaux. La plupart des éleveurs qui ont perdu leur bétail durant la sécheresse ont abandonné le milieu rural et migré vers les villes. S'ajoutant au prestige traditionnel de la possession du bétail, la remontée du prix des animaux favorisée par la pénurie et l'essor du marché urbain a permis la constitution de grands troupeaux aux mains de propriétaires urbains. Le marché de Nouakchott joue un rôle important dans cet essor en drainant une partie de la production des régions de l'Est grâce à la construction de la route goudronnée achevée en 1981.

Carte 9

## EVOLUTION DES ISOHYÈTES DURANT LA SÉCHERESSE



Dans ce contexte, le problème des droits fonciers se pose avec une acuité de plus en plus grande, aussi bien en ce qui concerne les terres de culture que les pâturages. Les droits fonciers pastoraux étaient caractérisés par des entreprises territoriales non exclusives qui, avant la colonisation, s'inscrivaient dans la structure politique et hiérarchique de la société maure. Ainsi, au Trarza par exemple, les hassân avaient droit à 1/3 de l'eau extraite des puits qui, pour la plupart, avaient été creusés par les *zawāya*. Ces droits avaient déjà évolué durant la colonisation du fait des changements intervenus dans cette structure politique et hiérarchique. La sécheresse et les mouvements de population et de bétail ont achevé de les bouleverser. De nouveaux rapports locaux s'instaurent qui sont souvent source de conflits et profitent aux grands propriétaires absenteïstes, forts de la mobilité plus grande de leurs troupeaux et de leur pouvoir économique ou politique. La référence à la *charī'a*, la loi islamique, qui ne prévoit pas de possession exclusive des pâturages, don de Dieu, tend aujourd'hui à s'imposer sans pour autant régler tous les problèmes, pas plus que la loi domaniale adoptée en 1983 qui reste fort imprécise en ce domaine pastoral.

Cette transformation des pratiques pastorales s'inscrit dans un contexte de déclin du mode vie nomade qui était encore en 1965 celui de la majorité de la population de la Mauritanie. Il s'accompagne d'une migration massive vers les centres urbains.



	1965 en p. 100	1977 en p. 100
Ruraux nomades	77,5	33,2
Ruraux sédentaires	15,2	44,1
Centres urbains	7,3	22,7
Total	100	100

Cette évolution s'est poursuivie depuis, comme on le constate à Nouakchott où la population est estimée à plus de 300 000 personnes. Elle concerne toutes les régions et s'inscrit dans un mouvement qui déborde les seules migrations vers les centres urbains et conduit à la fixation généralisée des populations nomades, entraînant l'évolution irréversible des pratiques pastorales.

### Carte 10 : pourcentage des nomades par région en 1977

Lors du recensement de 1977 plus du quart des nomades interrogés manifestaient l'intention de se fixer à moyen terme (18 p. 100 des éleveurs et 48 p. 100 des agriculteurs). Cette intention dépasse la seule contrainte de la perte des troupeaux et correspond à une évolution culturelle : il s'agit pour les communautés nomades d'avoir un point de fixation où elles auront accès aux distributions de vivres, à l'enseignement, aux services de santé et autres services gérés par un État moderne. Cette fixation est souvent volontaire, parfois concertée comme dans le cas des Ahel Sidi qui ont installé un petit village au cœur de l'Irighi et créé collectivement une boutique symbole de la vie sédentaire.

Une telle fixation n'implique pas nécessairement un abandon de l'élevage mais modifie profondément les pratiques pastorales. Les déplacements du bétail se font sous la conduite de bergers lorsque la totalité de la communauté est fixée ou sous la responsabilité de quelques familles qui continuent la vie nomade. De manière générale les transhumances tendent alors à se raccourcir et la mobilité du bétail diminue : une surcharge des pâturages s'observe généralement très vite autour de ces centres de fixation.

Les conséquences de cette fixation, que nous désignerons par ce terme pour la distinguer de la sédentarisation impliquant la transformation définitive des techniques d'élevage, sont variables selon le lieu choisi pour l'installation. Souvent les raisons du choix ont peu de rapport avec l'élevage : par exemple l'attraction des routes goudronnées qui traversent maintenant le pays et autour desquelles s'implantent la majorité des nomades. Cependant, ce choix se fait généralement dans le cadre des emprises territoriales traditionnelles, ou plus récentes, que détenaient ces groupes nomades.

La fixation peut s'effectuer sur les pâturages de saison sèche. C'est le cas des Idawalhaji et des Idyedyeba qui se sont installés, ces derniers surtout, sur les puits qu'ils exploitaient traditionnellement. Certains, comme celui d'Aghchūrgīt, présentaient en outre l'avantage de se trouver à proximité immédiate de la route goudronnée. C'est une situation d'autant plus courante que les éleveurs méridionaux passaient le plus souvent la saison sèche à proximité des terrains de culture qu'exploitaient les agriculteurs de la tribu : c'est le cas des Chratit et des Tadjakānet au Gorgol. En d'autres circonstances la fixation se fait sur les pâturages d'hivernage, souvent parce qu'ils sont situés eux aussi à proximité de terrains de culture utilisés par la communauté. C'est le cas des Awlād Būhummūd du Hodh, c'était la situation normale pour les Peul, lorsque les transhumances traditionnelles étaient très courtes et se déroulaient sur un territoire où s'effectuaient également les cultures. On s'achemine maintenant vers un élevage quasi-sédentaire où les troupeaux ne s'éloignent plus guère des centres de fixation : c'est le cas des Lemtūna de la région de Monguel.

Ce phénomène est une incitation à une évolution des pratiques pastorales qui bute, principalement aujourd'hui, sur l'imprécision des droits fonciers pastoraux, même si se perpétuent pour le moment des formes d'élevage extensif et mobile associées à cette fixation massive qui se manifeste dans toutes les régions.



Il s'est avéré indispensable, pour compléter le présent ouvrage, de présenter une liste de publications rédigées en langue arabe et traitant des conditions de l'élevage mauritanien.

Ces études englobent un certain nombre de thèmes abordés dans le cadre de cet atlas et revêtent le plus souvent un caractère régional d'un intérêt certain pour les utilisateurs concernés par la situation de l'élevage en Mauritanie.

Cette bibliographie a été communiquée par le professeur SIDI ABDALAH OULD MAHBOUBI de l'ENS de Nouakchott.

## **QUELQUES PUBLICATIONS TRAITANT DU PASTORALISME EN MAURITANIE**

### **— Alecso (= UNESCO arabe)**

**Centre de Recherche et d'Etudes Arabes.**

**La République Islamique de Mauritanie**

**Une présentation générale.**

Editions Nâfi, Beirout, 1978.

**— Alecso, en collaboration avec le Centre Arabe d'Etude des Zones Arides et Désertiques.**

**Encyclopédie des ressources animales dans le monde arabe, Damas, 1984.**

### **— Le Centre Arabe d'Etudes des Zones Arides et Désertiques.**

**— Etude sur la complémentarité des ressources animales dans les deux régions mauritaniennes de l'Assaba et du Tagant, Damas, 1984.**

### **— Organisation Arabe pour l'Agriculture :**

**— Etude de faisabilité technique et économique en vue de la réalisation de petites unités de production d'aliments de bétail dans les régions à vocation pastorale de la R.I.M., Khartoum, 1984.**

**— Etude de faisabilité technique et économique en vue de la réalisation d'unités fourragères destinées à promouvoir la production laitière et en viande cameline, Khartoum, 1984.**

**— Etude de faisabilité technique et économique en vue de la réalisation d'un projet de culture fourragère en coopérative destiné à promouvoir la production de viande des ovins caprins en R.I.M.**

**— Etude de faisabilité technique et économique d'un projet de production d'aliments pour bétail en R.I.M., Khartoum, 1981.**

**— La situation actuelle des pâturages en R.I.M. et les moyens de l'améliorer, Khartoum, 1983.**

**— Etude de faisabilité technique et économique du projet « Koundi III » en R.I.M., Khartoum, 1977.**

**Sidi Abdallah Ould Mahboubi.**

**Les migrations en direction de Nouakchott**

magister, Université de Riyad, 1984.

### **— Les mémoires de maîtrise de l'Université de Nouakchott :**

**— Nuhammad Mahmud b. Muhammad Ahmad.**

**L'élevage dans la région de l'Assaba.**

Université de Nouakchott, 1988.

**— Ahmad b. Diyya,**

**L'élevage dans la région de Tintane.**

ENS, Nouakchott, 1983.

**— Shakh b. al Hâfid,**

**Le développement agricole en Mauritanie.**

Université de Nouakchott, 1986.

**— Al Amîn b. Muhammad,**

**La sécheresse et ses effets sur la végétation naturelle dans la région de l'Assaba (exemple : ar-Rgayba)**

Université de Nouakchott, 1988.

**— Abd Allâh b. Krâma.**

**Les effets de l'utilisation du charbon de bois sur le milieu naturel en Mauritanie.**

ENS, Nouakchott, 1985.

**— Amar b. Librayka,**

**Le climat de la région du Gorgol.**

Université de Nouakchott, 1988.

**— Aydda b. Yahufdu,**

**L'eau dans la région du Hodh oriental.**

ENS Nouakchott, 1985.

**— Muhammad Fâl b. Sidi Abd Allah,**

**La désertification et ses dangers dans la région du Trarza.**

Université de Nouakchott, 1988.

**— Muhammad al-Hassan b. al Zubayr,**

**Quelques idées sur la désertification en Mauritanie.**

ENS, Nouakchott, 1984.

**— Sidi Muhammad b. Muhammad al-Amin**

**La désertification et son rôle dans le phénomène d'appropriation illégale des terres du domaine public (algazza).**

Université de Nouakchott, 1989.

**— Al Talib b. al Turad,**

**Les effets de la sécheresse sur la vie économique et sociale dans la région du Tagant.**

Université de Nouakchott, 1989.

**— Abdi b. Muhammad,**

**L'élevage dans la région du Hodh Occidental.**

Université de Nouakchott, 1989.

**— al- Mukhtâr b. Brahim Fâl,**

**Contribution à l'étude des effets de la sécheresse sur l'élevage dans la région du Trarza.**

Université de Nouakchott, 1988.

**— Ahmad b. Hamad Allah,**

**Les ressources animales en Mauritanie : les lignes directrices et les projets.**

Université de Nouakchott, 1989.